

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 5 (1977)

DOI: 10.11588/fr.1977.0.48961

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

chancellerie même, en raison du petit nombre et de l'incohérence chronologique des diplômes conservés, et compte tenu des pages spéciales consacrées à celle de Saint-Maurice d'Agaune, responsable d'une quarantaine des actes édités (p. 66-72); quant à l'étude des caractères externes et internes des diplômes royaux, inévitable dans les recueils de ce genre, la brièveté même qu'elle revêt ici (p. 73-87), dictée elle aussi par la modestie du matériel conservé, sera sans doute comptée comme un attrait supplémentaire du volume.

Pour nous, il nous suffira ici d'avoir fait sentir que, maintenant moins encore que jadis, il ne saurait être écrit d'histoire des pays compris entre Saône, Vosges et Jura aux IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles sans en considérer aussi, sinon d'abord, le rôle des souverains rodolphiens.

GÉRARD MOYSE, Besançon

Erich HOFFMANN, *Die heiligen Könige bei den Angelsachsen und den skandinavischen Völkern. Königsheiliger und Königshaus, Neumünster* (Karl Wachholtz Verlag) 1975, 238 S. (Quellen und Forschungen zur Geschichte Schleswig-Holsteins, Bd. 69).

Dans cette étude, M. H. se propose de reprendre, approfondir et décroiser un sujet sur lequel les chercheurs ont déjà passablement travaillé – la sainteté royale en Scandinavie médiévale – mais sans le mettre suffisamment en relation avec les traditions et expériences anglo-saxonnes ou continentales. En effet, contrairement à l'opinion communément reçue jusqu'à présent, les saints rois scandinaves ne dérivent pas seulement de s. Olaf de Norvège comme d'un type originel: Olaf lui-même, tout comme ses émules nordiques, s'enracine dans des modèles mis au point par les Anglo-Saxons, qui avaient eux-mêmes enrichi la tradition continentale de la sainteté royale. Plus encore, et c'est ce qui justifie les sous-titre de l'ouvrage, M. H. est d'avis que cette question ne peut se comprendre que par rapport aux préoccupations politiques des promoteurs du culte des différents souverains.

Le point d'observation de ce problème historique est situé au confluent de l'histoire littéraire, religieuse et politique. Le plan adopté est d'ordre géographique, pour suivre la diffusion dans l'espace du mouvement historique de la sainteté royale telle que l'ont successivement adoptée et adaptée les Anglo-Saxons, puis les Norvégiens et les Danois, enfin les Suédois. Les sources utilisées sont de nature très variée, allant des chroniques et biographies édifiantes jusqu'aux généalogies et aux sagas, en passant par les documents diplomatiques et archéologiques, et accessoirement par l'iconographie. L'étude couvre approximativement la période du VII<sup>e</sup> au début du XIV<sup>e</sup> s., sans que M. H. n'explique vraiment le choix de ce terminus *ad quem*.

Le royaume mérovingien avait connu une sainteté royale tantôt méritée par une conduite ascétique ou monastique (comme chez Gontran ou Sigebert III), tantôt acquise par une mort violente assimilée au martyre (comme chez Sigis-

mond); dans tous ces cas, le caractère royal du saint n'était que marginal ou accidentel. Reprenant la typologie élaborée par F. GRAUS (sans discuter celle de G. FEDOTOV), M. H. observe que si les Anglo-Saxons n'ont pas méconnu le type du roi moine-ascète, ils se sont bien davantage intéressés au roi-martyr, en intégrant cette fois le caractère royal à la sainteté. Plus encore, il faut distinguer deux types de saints rois-martyrs: d'une part la victime innocente, habituellement assassinée à la suite d'une trahison; d'autre part un groupe beaucoup plus nombreux et caractéristique: la victime d'un combat contre les païens (ou assimilés). Mais à mesure qu'on s'éloigne des temps héroïques de la conversion au christianisme – aussi bien en Angleterre qu'en Scandinavie d'ailleurs –, le type de la victime innocente tend à prendre le pas sur la victime des païens et à se modeler sur une »imitatio Christi« plus proprement chrétienne.

Comment expliquer le développement chez les Anglo-Saxons de modèles de sainteté royale si différents à la fois des usages continentaux de la sainteté royale et du portrait classique du martyr chrétien? M. H. propose trois éléments de réponse, où il reprend en partie quelques idées chères à W. CHANEY:

1) Comme la conversion de l'Angleterre s'était faite sans violence, grâce à l'appui des souverains, il a paru normal que les premiers saints autochtones soient des rois, qualifiés de martyrs comme pour suppléer à ceux que l'introduction de la foi nouvelle n'avaient pas suscités.

2) Dans les représentations religieuses traditionnelles du paganisme germanique, le roi était considéré comme un personnage sacré, tout proche d'un dieu (habituellement Wodan/Odin) qui comblait généreusement son fidèle avant de le rappeler brutalement à lui; cette alliance du roi-médiateur avec la divinité faisait de lui le garant efficace de la victoire et de la prospérité de son peuple, et à ce titre éventuellement l'objet d'un culte. Il a pu paraître habile de façonner des saints rois-martyrs sur un modèle analogue, mais cette fois voués au Christ, afin de faciliter le passage à la religion nouvelle, conformément aux instructions modérées de Grégoire le Grand à Mellitus.

3) Enfin, dans l'Angleterre devenue chrétienne, les souverains ont senti le besoin de se donner un nouvel ancêtre prestigieux (Spitzenahn), mais chrétien, pour prendre le relai de leur ancien chef de dynastie païen et faire rejaillir sa »vertu« sur toute la *stirps regia*. Il s'agissait alors pour eux non seulement de réaffirmer leur légitimité dynastique et consolider leur autorité politique, mais encore de tenter de réserver à un rameau donné de la famille royale le privilège d'accéder au trône; on le vit très bien dès le VIIe s., quand s. Edwin de Deira († 633) et s. Oswald de Bernicie († 641) servirent de points d'appui aux efforts de constitution d'un grand royaume de Northumbrie. Ce comportement politique serait ici tout à fait conscient, et non une simple réaction instinctive au sens où l'entendait F. PRINZ à propos de la noblesse mérovingienne.

Par la volonté des souverains scandinaves et l'action des missionnaires insulaires, le type du saint roi-martyr s'implanta ensuite en Norvège. Moyennant quelques libertés avec la vérité historique et s'inspirant des modèles anglo-saxons, scaldes et hagiographes des XIe-XIIIe s. firent d'Olaf Haraldsson († 1030) un saint national; s. Olaf eut l'originalité de combiner en sa personne

les caractéristiques du martyr »victime innocente« et celles de la »victime des païens«. De plus, l'utilisation politique de son culte fut plus insistante et plus fructueuse que chez les Anglo-Saxons: à partir des années 1160 s'établit la fiction que le roi de Norvège tenait son royaume en fief de s. Olaf. Comme chez les Anglo-Saxons et pour les mêmes raisons, M. H. voit dans le cas de s. Olaf des réminiscences du paganisme germanique.

Le cas du Danemark est plus complexe et traité plus en détail pendant la moitié du volume. Si la sainteté royale s'y développe avec un peu de retard sur la Norvège, le Danemark paraît soumis à la fois aux influences typologiques et littéraires de l'Angleterre et de la Norvège (cf. l'annexe des pages 230-232, dont la troisième colonne rassemble des textes relatifs à s. Knut de Danemark). Constamment secouée par de sanglantes guerres civiles, la succession au trône connut bien des heurts, qui amenèrent souverains et prétendants à promouvoir successivement le culte de plusieurs saints rois-martyrs auxquels ils cherchaient à se rattacher; c'est ainsi que furent tour à tour encouragés les cultes de: Harald à la Dent bleue († c. 985), Knut le Saint († 1086), Knut Lavard († 1131) et Eric Plogpenning († 1250).

L'imposant dossier de s. Knut scruté de près permet de suivre la constitution de la légende du saint roi; au Danemark comme en Norvège et en Angleterre, l'histoire de la sainteté royale est inséparable de l'histoire politique et ses promoteurs les plus actifs sont davantage des membres de la famille royale que des hommes d'Eglise. A telle enseigne que des souverains comme Eric Ejegod († 1103) ou Waldemar I († 1182), soucieux de consolider leur emprise sur le trône, ont cru bon de demander au pape une reconnaissance officielle de canonisation de s. Knut pour le premier, de Knut Lavard pour le second, alors que la discipline canonique n'imposait pas encore une telle démarche. La nouveauté réside non pas dans le culte des saints rois comme tel, mais plutôt dans le fait que cette dévotion – combinée à d'autres méthodes plus classiques, il est vrai – est devenue l'instrument fondamental d'une politique de renforcement de l'autorité royale, de régulation de la succession sur le trône, voire même de réduction de l'emprise des grands sur la monarchie.

Enfin, le cas de la Suède est traité succinctement, car il s'organise plus tardivement, autour de la seule figure de s. Eric IX Jedvardsson († c. 1160) et s'inscrit parfaitement dans la tradition anglo-scandinave; politiquement, son culte visait à écarter du trône une famille concurrente, et non plus seulement des rameaux parallèles à l'intérieur d'une même lignée royale. La profusion des patronymes Eric dans la descendance du saint roi illustre bien le souci constant qu'on a eu de se rattacher à ce »Spitzenahn« chrétien; il est dommage que le tableau généalogique n° 6 n'illustre pas mieux ce phénomène.

Les différentes parties de la thèse de M. H. sont d'une importance et d'une solidité inégales. Il est indéniable et maintenant bien démontré que la sainteté royale a connu dans le nord de l'Europe médiévale une fortune toute particulière qui ne connaissait pas de frontières et que sa racine est à chercher du côté des Anglo-Saxons; pour le mettre en évidence, il fallait étudier comme un

ensemble l'Angleterre et les pays scandinaves, sans oublier pour autant les liens avec les traditions continentales. C'est cette démarche qui a été heureusement choisie, bien que le plan adopté comporte des répétitions et des retours en arrière que n'explique pas seule la complexité des échanges entre les pays étudiés.

Que les préoccupations politiques et dynastiques aient servi de moteur principal à une telle vogue paraît fort probable, encore qu'il ne faille pas trop s'illusionner sur le succès de ce recours, qui n'a pas épargné à la Scandinavie sa large part de querelles de succession. M. H. est d'ailleurs conscient qu'il ne faut pas attacher une importance trop exclusive au rôle politique de la sainteté royale et sait faire place à des moyens plus traditionnels et à des influences autres qu'anglo-saxonnes.

Quant à la survivance des représentations du paganisme germanique comme explication de l'implantation, du succès et des caractéristiques de la sainteté royale, voilà qui nous paraît plus fragile; M. H. a d'ailleurs prudemment multiplié les précautions oratoires aux passages délicats. Il s'applique néanmoins à chercher – et à trouver – dans certains documents tardifs un écho de ce qu'il estime être des traditions populaires beaucoup plus anciennes dont on était sans trace écrite jusque là: ainsi telles *vitae* du XIIe s. pour s. Ethelbert († 794), où F. GRAUS ne voyait que réminiscences d'érudits. M. H. a fait progresser cette question délicate en soupesant minutieusement même des informations en apparence anodines; mais elle nous paraît encore ouverte... Pour y voir plus clair, une comparaison avec l'hagiographie non royale aurait pu rendre service. De plus, il serait préférable de ne pas vieillir indûment les sources: la *Vita Oswaldi* de Reginald de Durham est du milieu XIIe s. et non pas du XIe s. (p. 35 et 57); la plus récente *Passio* de s. Knut de Danemark est de la première moitié du XIIIe s. à la p. 115 et devient du XIIe à la p. 131...

Il est fâcheux que l'ouvrage souffre de trop nombreuses imperfections formelles. Le lecteur aura l'occasion d'exercer sa patience notamment sur trois points: la cacographie des noms propres, qu'un index (malheureusement absent) aurait permis d'éviter; le maniement erratique de sigles et abréviations, dont la liste devrait être corrigée et allongée de près d'un tiers; enfin et surtout, la fantaisie dans les dates, notamment si l'on compare les données du texte à celles des tableaux généalogiques. Ces derniers, indispensables pour suivre le développement de l'argumentation, auraient pu rendre de plus grands services encore, moyennant de menus compléments; à la p. 234, les trois fils de Magnus aux Pieds nus sont Olaf († 1115), Eystein († en 1123 et non 1122) et Sigurd le Croisé († 1130); Harald Gilli n'est qu'un prétendu fils naturel, d'ailleurs assassiné en 1136 par un autre prétendu fils naturel, Sigurd Slembediakn. Les rois considérés comme saints et les bâtards auraient mérité d'être signalés par un artifice typographique, étant donné le rôle de ces deux qualités dans les querelles de succession. Regrettons aussi l'absence d'identification des documents hagiographiques à l'aide des cotes de la 'Bibliotheca hagiographica latina'. Enfin une carte géographique aurait été souhaitable.

Une bibliographie substantielle réunit une majorité écrasante d'ouvrages en langues allemande et scandinaves. Les lecteurs qui, comme le présent recenseur,

ne pratiquent pas les langues scandinaves, sauront gré à l'auteur de son effort tout particulier dans ce domaine. Néanmoins, cela n'explique pas l'absence de titres pourtant attendus, en anglais ou en français: ainsi certains travaux de J. G. FRAZER et de L. MUSSET, l'article de K. GORSKY sur »Le saint roi« dans les Annales E.S.C. de 1969 ou la communication d'O. KOFOED-PETERSEN sur »La royauté dans les pays scandinaves« au tome 21 des »Recueils de la Société Jean-Bodin« (1969). N'ont sans doute pas paru à temps pour être utilisés: l'édition WINTERBOTTOM de la *Vita Edmundi* par Abbon de Fleury (en 1972) et l'article de J. NELSON: »Royal Saints« (en 1973).

Certaines de ces réserves sont peut-être dues pour une part au fait que nous ne disposons pour le moment que d'une partie des recherches de M. H., dont le reste est annoncé à paraître en 1976, sous le titre: »Königserhebung und Thronfolgeordnung in Dänemark bis zum Ausgang des Mittelalters.« En attendant, le présent ouvrage constitue une contribution positive et érudite à un problème qui n'a pas fini de faire couler de l'encre; il nous procure une bonne pierre d'attente pour cette synthèse qu'il faudra bien tenter un jour sur la sainteté royale dans le monde médiéval, y compris la Russie.

Joseph-Claude POULIN, Université Laval (Québec)

Volker KÖNERDING, Die »Passagenkirche«: ein Bautyp der romanischen Baukunst in Frankreich, Berlin – New York (W. de Gruyter) 1976, in-4°, x-116 p., 22 fig., 111 phot. (Beiträge zur Kunstgeschichte, Bd. 12).

François Deshoulières a depuis longtemps attiré l'attention des archéologues médiévistes sur les passages qui font l'objet de ce livre. Il en a relevé des spécimens relativement nombreux dans une province qu'il connaissait à merveille et dont il étudia maintes fois les monuments: le Berry. C'est pourquoi il leur décerna le nom de »passages berrichons«. L'appellation resta en usage chez mes compatriotes, quoique les historiens – René Crozet en tête – aient signalé bien d'autres applications de la formule en diverses régions de France. Les églises à passages sont bipartites et ressemblent à deux édifices juxtaposés car leur nef, large et couverte en charpente, se distingue profondément du chevet aux volumes beaucoup moins amples, progressivement voûté dans sa totalité: une croisée plus ou moins caractérisée, relativement étroite, coiffée d'une coupole et portant un clocher central; des croisillons souvent plus bas que la nef, un chœur ou une simple abside, enfin – à l'occasion – des annexes qu'il serait superflu de mentionner ici. Empiétant sur la nef, des contreforts épaulent fréquemment les piles occidentales de la croisée, tandis que deux passages fort exigus, encadrant l'arc de tête de la croisée, relie directement la nef aux bras du transept.

Deshoulières expliquait les passages par le besoin de multiplier les communications entre les deux parties de l'édifice, c'est-à-dire entre une nef qu'on voulait très spacieuse et qu'en raison de ses dimensions on n'osait pas couvrir en pierre,